

« Lâ??enfer sur Terre Â» : entretien avec un mÃ©decin canadien en mission mÃ©dicale Ã Gaza

Description

« Jâ??ai vu des scÃ¨nes horribles que je ne veux plus jamais revoir Â», a dÃ©clarÃ© Yasser Khan, un chirurgien de Toronto.

Par Jeremy Scahill, le 23 mars 2024



Une fillette palestinienne de 6 ans aprÃ¨s une opÃ©ration dâ??ablation de lâ??Ã©il Ã lâ??hÃ´pital europÃ©en prÃ¨s de Khan Younis, Ã Gaza. Des Ã©clats dâ??obus et une pierre de 2 Ã 3 pouces ont atteint son Ã©il gauche aprÃ¨s le bombardement dâ??un bÃ¢timent situÃ© Ã cÃ´tÃ© de lâ??abri de fortune dans lequel elle vivait avec sa famille. Selon le Dr Yasser Khan, son pÃ¨re est mort et sa mÃ¨re a Ã©tÃ© blessÃ©e lors dâ??une attaque israÃ©lienne. Photo : Yasser Khan

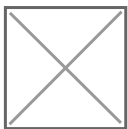
Depuis cinq mois et demi, IsraÃ©l mÃ¨ne une guerre totale contre la population civile de la bande de Gaza. Les Ã©tats-Unis et dâ??autres nations occidentales ont fourni non seulement les armes nÃ©cessaires Ã cette guerre dâ??anÃ©antissement contre les Palestiniens, mais aussi un soutien politique et diplomatique essentiel.

Les rÃ©sultats des actions de cette coalition mortifÃ¨re ont Ã©tÃ© dÃ©vastateurs. Selon des estimations prudentes, plus de 31 000 Palestiniens ont Ã©tÃ© tuÃ©s, dont 13 000 enfants. Plus de 8 000 personnes sont portÃ©es disparues, nombre dâ??entre elles Ã©tant supposÃ©es Ãªtre mortes dans les dÃ©combres des bÃ¢timents dÃ©truits par les attaques israÃ©liennes. [La famine](#) sÃ©vit dÃ©sormais dans de larges portions de la bande de Gaza. Le fait que la Cour internationale de justice ait trouvÃ© des raisons dâ??[enquÃªter sur IsraÃ©l](#) pour des actes plausibles de gÃ©nocide Ã Gaza nâ??a pas dissuadÃ© les Ã©tats-Unis et leurs alliÃ©s de continuer Ã faciliter la guerre dâ??IsraÃ©l.

Lâ??ampleur des destructions humaines causÃ©es par les attaques poserait de graves problÃ¨mes Ã des hÃ´pitaux dÃ©jÃ bien Ã©quipÃ©s. Ã Gaza, cependant, de nombreux Ã©tablissements de santÃ© ont Ã©tÃ© dÃ©cimÃ©s par les attaques israÃ©liennes ou Ã©vacuÃ©s, tandis que quelques-uns restent ouverts, mais leur offre de soins et de services est trÃ¨s limitÃ©e. Les forces israÃ©liennes ont assiÃ©gÃ© Ã plusieurs reprises les installations hospitaliÃ¨res, tuant des centaines de travailleurs mÃ©dicaux et en faisant prisonniers des dizaines dâ??autres, alors que des milliers de Palestiniens dÃ©placÃ©s Ã lâ??intÃ©rieur de leur propre pays sâ??abritent dans les complexes de soins de santÃ©. Cette semaine, IsraÃ©l a [de nouveau](#) lancÃ© des [raids](#) sur lâ??hÃ´pital Al-Shifa, qui auraient fait plus de 140 victimes.

Depuis des mois, les médecins de Gaza pratiquent des amputations et d'autres interventions à haut risque sans anesthésie ni salle d'opération appropriée. Les antibiotiques sont rares et souvent introuvables. Les maladies transmissibles se [propagent](#), car des centaines de milliers de Palestiniens sont contraints de vivre dans des abris de fortune, sans accès à des toilettes ou à des produits sanitaires de base. De nombreuses jeunes femmes, devenues récemment mères, [ne sont pas en mesure d'allaiter](#) et les pannes de lait maternel sont fréquentes. Israël a [bloqué ou retardé](#) plusieurs reprises l'acheminement de fournitures médicales vitales à Gaza. Les soins médicaux de base sont pratiquement inexistantes et les experts médicaux prédisent que la malnutrition condamnera une nouvelle génération de jeunes Palestiniens à une vie de difficultés de développement.

Le résultat de l'assaut contre les installations médicales est qu'il ne reste plus qu'un seul hôpital pleinement fonctionnel dans le territoire, l'hôpital européen de Khan Younis. Le Dr Yasser Khan, ophtalmologue et chirurgien plasticien canadien, vient de quitter Gaza où il a passé dix jours à pratiquer des opérations oculaires sur les victimes des attaques israéliennes. Il s'agissait de sa deuxième mission médicale à Gaza depuis le début de la guerre en octobre dernier.



Le Dr Yasser Khan, chirurgien canadien, avec un garçon palestinien qui a trouvé refuge à l'hôpital européen près de Khan Younis. Le Dr Khan est récemment rentré d'une mission médicale de 10 jours à Gaza. La photo a été prise par Yasser Khan.

Ce qui suit est la transcription d'une interview légèrement modifiée de M. Khan.

Jeremy Scahill : Avant de parler de votre dernière mission médicale à Khan Younis, dans la bande de Gaza, je voudrais vous poser quelques questions sur votre parcours et votre pratique médicale.

Yasser Khan : Je suis originaire de la région du Grand Toronto, au Canada, et j'exerce depuis une vingtaine d'années. Je suis ophtalmologiste, mais je me spécialise dans la chirurgie plastique et reconstructive des paupières et du visage.

C'est donc ma sous-spécialité et c'est ce que je fais depuis une vingtaine d'années. Je suis aussi professeur. Je me suis rendu dans plus de 45 pays différents sur une base humanitaire où j'ai enseigné la chirurgie, j'ai pratiqué des opérations, j'ai mis en place des programmes. Je me suis donc rendu dans de nombreux types de régions et de zones en Afrique, en Asie et en Amérique du Sud.

JS : Et Dr Khan, racontez-nous comment vous avez fini par vous rendre à Gaza pour la première fois. Je pense que votre première mission a eu lieu pendant l'hiver, mais racontez-nous comment vous avez fini par monter dans un avion pour vous rendre dans une zone de guerre où les Israéliens faisaient pleuvoir des bombes sur les Palestiniens de Gaza.

YK : Eh bien, vous savez, toutes ces choses, on ne les prévoit jamais. On ne prévoit jamais d'aller dans une région comme Gaza. J'ai participé à la première mission nord-américaine. Nous étions environ huit, sept ou huit, chirurgiens des États-Unis et du Canada, et on ne peut jamais prévoir ce genre de choses. C'était juste une conversation au hasard avec l'un de mes collègues chirurgiens, qui est un chirurgien thoracique, je me souviens que nous étions près d'un lavabo. Et, vous savez, nous avons assisté à ce massacre de masse au cours des derniers mois, retransmis en direct pour la toute première fois, je pense. Je pense que beaucoup d'entre nous souffraient, et ce collègue m'a surpris dans ce moment d'abattement. Il m'a dit : « Ecoutez, je vais à Gaza. » Et j'ai dit : « Quoi ? Comment ? Je veux dire, comment vas-tu y aller ? Personne n'y va, n'est-ce pas ? » Il dit qu'ils ont essayé pendant six semaines et que l'OMS [Organisation mondiale de la santé] leur a finalement donné le feu vert et que tout va bien. « Il se peut que vous ne soyez pas approuvés. Je sais qu'il est probablement trop tard, mais laissez-moi envoyer vos informations. Qui sait ? J'ai besoin de votre passeport, de votre diplôme de médecine et de votre groupe sanguin. » Pour être honnête, je ne savais même pas quel était mon groupe sanguin. J'ai juste deviné AB, et à l'époque, je lui ai envoyé tout de suite. Et deux jours plus tard, miraculeusement, j'ai été accepté. Pour entrer à Gaza, il faut tout d'abord être un professionnel de la santé, un médecin ou une infirmière, et pour cela, il faut être approuvé par l'OMS, les autorités israéliennes et les autorités égyptiennes. C'est ainsi que j'ai pu entrer en premier.

JS : Décrivez ce voyage du Canada à Gaza. À quoi ressemble-t-il ? Comment arrivez-vous à Gaza ?

YK : Eh bien, j'avais un jour pour réserver mon vol. J'ai réservé mon vol. J'ai rassemblé autant de matériel que possible et j'ai pris l'avion pour le Caire. Et du Caire, vous rencontrez un convoi de l'ONU qui part tous les lundis et mercredis, vers 5 heures du matin, et c'est un voyage de huit ou neuf heures à travers le désert du Sinaï. C'est long parce qu'on passe par de nombreux points de contrôle. Il s'agit d'une zone d'occupation militaire et il y a donc des points de contrôle de l'armée égyptienne tout au long du trajet. On arrive ensuite à la frontière de Rafah, qui est actuellement contrôlée par l'Égypte, et ce depuis toujours. Ensuite, on passe les services d'immigration et on arrive du côté de Gaza, qui est contrôlé par les Palestiniens.

JS : Quelle a été votre première impression lors de ce premier voyage, une fois que vous avez traversé l'Égypte pour entrer dans le territoire palestinien, à Gaza ?

YK : Je suis arrivé vers 18h30 et personne ne voyage la nuit. En fait, l'heure limite fixée par l'ONU est 17 heures parce que tout ce qui bouge la nuit est attaqué par les forces israéliennes avec des drones ou d'autres missiles. Mais, vous savez, les deux hommes qui sont venus me chercher à l'hôpital m'ont dit : « À va aller. Ne vous inquiétez pas. Faites confiance à Dieu. » J'ai donc allé.

Pour vous dire les 20 premières minutes, je conduisais de nuit. Nous étions la seule voiture sur la route. Il faisait noir parce qu'il n'y avait pas de carburant, pas d'électricité, donc il faisait noir, et la route était vide. C'était assez effrayant. J'ai fait la paix avec Dieu et j'étais prêt à partir à tout moment. Mais je n'ai jamais été aussi heureux de voir le panneau d'urgence d'un hôpital, et c'est là que j'ai su que j'étais arrivé. La première

chose que j'ai remarquée à l'époque à Gaza c'était à Khan Younis et à l'hôpital Nasser et l'hôpital européen de Gaza étaient les seuls hôpitaux qui restaient dans la bande de Gaza, des hôpitaux pleinement opérationnels à ce moment-là.

Khan Younis était encore une ville, une ville intacte, mais il y avait des bombardements. Lorsque je suis sorti de la voiture, j'ai entendu le bourdonnement des drones, 24 heures sur 24, qui n'ont jamais cessé. Je n'ai jamais vu les drones moi-même parce qu'ils sont en hauteur, mais ce sont des drones israéliens : il y a soit des drones espions, soit des quadcopters, qui sont des drones armés capables de tirer des missiles et des coups de feu. Ils tournent en rond. L'autre chose que j'ai entendue, ce sont des bombes. Et comme un « boom » de bombes, pratiquement toutes les heures, toutes les deux ou trois heures ; il y avait comme des bombes qui secouaient tout. Ce sont les premières images que j'ai eues.

Mais l'autre image que j'ai eue était celle d'un camp de réfugiés. En gros, à ce moment-là, il y a deux mois, environ 20 000 personnes avaient trouvé refuge dans l'hôpital et l'extérieur de l'hôpital. Et ce n'étaient pas des tentes. Ce ne sont toujours pas des tentes. Ce sont des abris de fortune avec des draps de lit ou des sacs en plastique. Ceux qui sont à l'extérieur dorment même le sol. Ils ont de la chance [s'ils] obtiennent un tapis ou une natte. À l'époque, il n'y avait qu'une seule salle de bain pour environ 200 personnes, qu'elles devaient partager. À l'intérieur, les couloirs de l'hôpital ont également été transformés en abris. Il n'y avait pratiquement pas de place pour marcher, et les enfants couraient partout. Il est important de rappeler que toutes ces personnes n'étaient pas des sans-abri. Elles avaient toutes des maisons qui ont été détruites. Ce sont toutes des personnes déplacées qui ont trouvé refuge à l'hôpital.



M. Khan estime que quelque 30 000 Palestiniens vivent actuellement à l'intérieur et autour de l'hôpital européen de Gaza, dans l'espoir qu'Israël ne l'attaque pas. « Ces personnes n'étaient pas des sans-abri », a-t-il déclaré. « Ils avaient tous des maisons qui ont été détruites. Ce sont toutes des personnes déplacées qui ont trouvé refuge dans l'hôpital ». Photo : Yasser Khan

« Ce que nous avons vu en livestream sur Instagram, sur les réseaux sociaux ou autres, je l'ai vu moi-même et c'était pire que tout ce que j'avais pu imaginer. »

C'est donc ce genre de chaos de masse que j'ai rencontré au début, puis on m'a dit qu'à chaque fois qu'il y a une bombe, il faut attendre environ 15 minutes pour que les victimes affluent en masse. C'est l'autre chose qui m'a choqué à l'époque : ce que nous avons vu en *livestream* sur *Instagram*, sur les réseaux sociaux ou autres, je l'ai vu moi-même et c'était pire que ce que j'avais pu imaginer. J'ai vu des scènes horribles que je n'avais jamais vues auparavant et que je ne veux plus jamais voir. Vous avez une mère qui arrive en tenant son petit garçon de 8 ou 9 ans, maigre et parce qu'ils sont tous affamés et qui est mort, il est

froid et mort et la mère crie, demandant à ce que quelqu'un vérifie son pouls et tout le monde est occupé dans le chaos général. C'est en quelque sorte la scène d'accueil que j'ai vue lorsque je suis entré pour la première fois à Khan Younis.

JS : Vous venez de rentrer de votre deuxième mission médicale. Vous avez passé dix jours à Gaza. Décrivez les scènes dont vous avez été témoin cette fois-ci à Gaza, et plus particulièrement à l'hôpital.

YK : Eh bien, je dois admettre que la première fois que je suis allé là-bas, c'était en partie pour m'habituer à ce qui se passait, voir le nombre de victimes, voir l'hôpital, rencontrer les médecins, les infirmières et les travailleurs de la santé, me familiariser avec les environs, et aussi faire les opérations. Cette fois-ci, je n'avais plus à m'occuper de cette familiarisation.

C'était assez déprimant. Il faut être sur le terrain pour voir à quel point la situation est grave. En deux mois, non seulement les choses n'ont pas changé, mais elles sont bien pires, car deux mois plus tard, Khan Younis a littéralement été détruite en tant que ville. C'était une ville active, grouillante, animée. L'hôpital Nasser, comme vous le savez, a été détruit. C'est une zone marquée par la mort. Il y a des corps en décomposition dans l'hôpital. Il a été évacué. J'ajouterai une chose : en tant que professionnel de la santé, je sais parfaitement qu'il faut des années pour mettre au point et construire un grand hôpital qui fonctionne parfaitement, n'est-ce pas ? C'est donc une véritable tragédie qu'il ait été détruit en quelques heures, et c'est vraiment regrettable.



L'hôpital européen, qui compte officiellement 240 lits, a atteint plus de 300 % de sa capacité, et de nombreuses personnes déplacées ont installé des abris temporaires dans les couloirs de l'hôpital. « Il n'y a plus d'endroit où se placer dans les couloirs », a-t-il déclaré. « La stérilité de l'hôpital a considérablement dégringolé. » Photo : Yasser Khan

Donc maintenant à l'hôpital européen de Gaza, au lieu de 20 000 personnes, il y a environ 35 000 personnes qui cherchent à s'abriter dans un hôpital dont la capacité est déjà dépassée. Ainsi, à l'extérieur comme à l'intérieur, il y a maintenant une foule de personnes. Il n'y a plus de place pour se placer dans les couloirs. La stérilité de l'hôpital a considérablement dégringolé. Il suffit d'aller sur Internet et de regarder les photos de l'hôpital européen de Gaza. C'était un très bel hôpital. Bien construit, bien équipé, avec un bon contrôle de la qualité, il n'est plus qu'un lieu de chaos. C'est un vrai chaos. Il y a des gens qui cuisinent dans les couloirs de l'hôpital, il y a les salles de bains, il y a des gens à l'écoute des malades, aux blessés orthopédiques, aux post-opérateurs. Il n'y a pas de lits. Alors parfois, les gens vont dormir dans leurs petits abris de fortune. L'infection est donc, comme vous pouvez l'imaginer, endémique. Si vous ne mourez pas la première fois ou si votre jambe ou votre bras n'a pas été amputé la première fois, ce sera un coup sûr sujet à une infection. Ils doivent alors amputer pour vous sauver la vie. La situation est donc bien pire.

« Ils pratiquent parfois 14 ou 15 amputations par jour, principalement sur des enfants, et ce depuis six mois maintenant. »

L'autre chose que j'ai remarquée, c'est qu'aujourd'hui, plus qu'avant, les travailleurs de la santé, les infirmières et les médecins sont tout simplement épuisés. Ils sont tout simplement épuisés. Ils ont vu tellement de choses en presque six mois. Ils ont vu tellement de choses régulièrement, toutes les heures, tous les jours. Lorsque j'opère dans un hôpital au Canada, j'ai généralement quelques listes d'interventions non urgentes, des problèmes non urgents qu'il faut régler. Et puis il y a des traumatismes, ou quelque chose un peu plus urgent de temps en temps, n'est-ce pas ? C'est ma liste habituelle. Mais les travailleurs médicaux palestiniens, eux, travaillent quotidiennement sur les traumatismes les plus horribles et les plus risqués que vous ayez jamais vus. Ils pratiquent parfois 14 ou 15 amputations par jour, principalement sur des enfants, et ce depuis six mois maintenant.

Ce que j'essaie de faire comprendre aux gens, c'est qu'il ne s'agit pas seulement du traumatisme médical proprement dit, mais aussi des autres traumatismes qui y sont associés. En effet, si vous avez été victime d'une explosion et que vous arrivez blessé, il est certain que vous avez perdu des êtres chers. C'est certain. Vous avez perdu un père, une mère, un enfant, tous vos enfants, toute votre famille, votre oncle, votre tante, vos grands-parents, votre maison, etc. Vous avez perdu quelque chose. Ainsi, chaque patient qui arrive, non seulement est gravement blessé, mais doit faire face à ce traumatisme.

J'ai eu une fille qui avait perdu tous ses frères et sœurs, une belle fille de 8 ans qui avait perdu ses frères et sœurs. Elle est venue pour une fracture de la jambe, elle a passé 12 heures sous les débris. Sa mère est morte, tous ses frères et sœurs ont disparu. Toute sa famille a disparu, ses oncles et ses tantes. Comme vous le savez, il s'agit d'un massacre génocide, comme une boucherie. Des génocides. Il y a environ 2 000 familles qui ont été complètement effacées, qui ont disparu. Elles n'existent plus. Il s'agit donc d'un traumatisme génocide, d'un massacre. Son père était donc en train d'enterrer sa femme et ses enfants tués, tandis qu'elle était seule pour faire réparer sa fracture à la jambe. Et pendant qu'elle était là pendant 12 heures, cette fillette de 8 ans avait cessé d'être elle-même et sa tante, mortes, allongées à côté d'elle pendant 12 heures.



M. Khan a déclaré que cette fillette palestinienne de 8 ans était restée coincée pendant 12 heures sous les débris, aux côtés de deux de ses parents déçus, à la suite d'une attaque israélienne. Sa mère et ses autres frères et sœurs ont été tués lors de l'attaque. « Son père était parti enterrer sa femme et ses enfants tués, tandis qu'elle était seule pour faire réparer sa fracture à la jambe », se souvient M. Khan. Photo : Yasser Khan

J'ai vu un homme qui avait le visage ouvert et qui est resté sous papier sulfurisé pendant huit jours. Je ne sais pas comment il a survécu, mais ils ont réussi à le sortir de là. Il a perdu ses deux

yeux, mais ils ont pu lui recoller le visage et il a survécu. Ils font donc face à tout cela.

Il y a deux mois, c'était grave, et deux mois plus tard, c'est encore pire. J'ai pu voir et ressentir l'effacement professionnel des travailleurs médicaux palestiniens, mais ils sont surhumains. Ils continuent à travailler alors que nous autres, nous perdons la boule. Mais ils continuent parce que c'est leur stabilité et leur foi. Et ils considèrent toujours leur simple survie comme leur résistance. Vous savez, ils survivront aux bombardements israéliens quoi qu'il arrive parce que c'est leur forme de résistance. Peu importe ce qu'ils ont essayé, peu importe combien de fois ils ont essayé de les tuer, c'est fondamentalement leur résilience.

JS : Dr Khan, en vous écoutant, je me souviens également de tous les épisodes au cours desquels les forces israéliennes ont attaqué ou assiégé des hôpitaux et d'autres installations médicales à Gaza, au cours des cinq derniers mois. Je pense en particulier au personnel médical de l'hôpital Nasser, qui a fait l'objet d'un raid le 15 février par les forces israéliennes, et des dizaines de membres du personnel médical ont été enlevés, faits prisonniers par les Israéliens. La BBC a récemment publié un [reportage](#) sur ce que l'on peut clairement appeler la torture du personnel médical, notamment en les maintenant pendant de longues périodes dans des positions de stress, en les aspergeant d'eau froide, en utilisant des chiens muselés pour les menacer, en leur bandant les yeux et en les laissant à l'isolement.

Je pense au témoignage que vous avez donné sur la fermeture des médecins et j'imagine qu'après des mois et des mois d'amputation de membres d'enfants, parfois sans anesthésie, cette force d'occupation arrive, enlève des médecins, des infirmières et d'autres travailleurs médicaux et les soumet à des interrogatoires sous la torture pour leur faire avouer que le Hamas utilise leur hôpital comme un Pentagone pour préparer des attaques contre les forces d'occupation israéliennes. Quels types d'histoires avez-vous entendues de la part de vos collègues palestiniens à propos de ces types de raids et d'actions menées par les Israéliens contre des établissements médicaux, des médecins, des infirmières, etc.

YK : Il s'agit d'une attaque systématique et intentionnelle contre le système de santé. Le plus étrange dans tout cela, c'est que les politiciens israéliens ne l'ont pas caché. Ils ont déclaré ouvertement qu'ils allaient créer des épidémies. Il y a eu des tonnes de déclarations ouvertes sur ce qu'ils ont l'intention de faire. On ne peut donc même pas inventer ce genre de choses. C'est bizarre qu'ils l'aient dit ouvertement, n'est-ce pas ? Cela dit, je pense que plus de 450 travailleurs de la santé ont été tués à des médecins, infirmières, personnel paramédical, plus de 450 alors qu'ils ne sont pas censés être une cible, n'est-ce pas ? Ils sont protégés par le droit international. Des médecins ont été kidnappés, des médecins spécialisés ont été pris pour cible et tués.

Des médecins ont été enlevés et, oui, ils ont été torturés. Ils déshumanisent les médecins et les travailleurs de la santé lorsqu'ils les kidnappent. Nous avons vu des photos, nous savons donc que cela se produit, et c'est effectivement le cas. Certains médecins ont été torturés et l'un d'entre eux, un chirurgien généraliste, est revenu, j'ai parlé à sa femme, et il n'est plus le même. Il a été torturé et il porte encore des marques de torture sur son corps, et c'est un chirurgien généraliste. C'est tout, un simple professionnel de la santé. Le sous-directeur de l'hôpital a été déclassé et battu devant tous les autres employés de l'hôpital pour l'insulter et le dégrader, parce qu'il est leur patron. Ils l'ont

frappés, lui ont donné des coups de pied et ils ont injurié, et tout le monde en a été témoin, et ils ont fait délibérément devant ses employés. Il s'agit donc d'une déshumanisation extrêmement grave d'un être humain. Ces médecins, lorsqu'ils reviennent, les quelques uns qui sont libérés, même s'il y en a encore beaucoup qui sont détenus par les forces israéliennes, ne sont plus les mêmes. Pour moi, en tant que chirurgien, c'est vraiment déchirant de voir cela. En tant que chirurgien, nous avons la vie des gens entre nos mains et nous les guérissons. Et les voir réduits à néant mentalement, c'est difficile à supporter. Oui, c'est difficile à supporter.

JS : Je voulais vous interroger sur un article d'opinion qu'un de vos collègues a écrit. Il s'agit d'un médecin américain, Irfan Galaria, qui a [écrit un article d'opinion](#) pour le *Los Angeles Times* le 16 février après son retour de Gaza, et je crois que ce médecin était à l'hôpital européen de Gaza et qu'il a écrit une scène que je vais vous lire :

« J'ai cessé de noter le nombre de nouveaux orphelins que j'avais opérés. Après l'opération, ils étaient classés quelque part dans l'hôpital, sans que je sache qui s'occuperait d'eux ou comment ils survivraient. Une fois, une poignée d'enfants, tous âgés de 5 à 8 ans, ont été portés par leurs parents jusqu'à la salle d'urgence. Tous avaient reçu une seule balle de sniper dans la tête. Ces familles rentraient chez elles à Khan Yunis, environ 3,5 km de l'hôpital, après le retrait des chars israéliens. Mais les tireurs d'élite sont apparemment restés sur place. Aucun de ces enfants n'a survécu. »

Cela devrait choquer même de tous ceux qui entendent ces mots d'un médecin américain décrivant des enfants âgés de 5 à 8 ans, arrivant dans cette salle d'urgence avec, selon le médecin, une seule balle de sniper dans la tête. Parlez-nous des types de blessures ou de décès dont vous avez été témoin pendant votre séjour là-bas.

YK : Oui. Je connais Irfan, c'est un homme très bien, il a vu beaucoup de choses là-bas et je lui ai parlé à son retour. Moi-même, je n'ai pas vu, lorsque j'étais là-bas, ce qu'il a écrit. Mais il est certain que le médecin en a parlé et que tout le monde savait que c'était ce qui se passait sur le terrain. Nous entendons également des rapports en provenance de Cisjordanie, où des enfants de 12 ou 13 ans sont abattus pour rien, sans aucune raison, juste pour le plaisir d'être abattus. Il ne s'agit donc pas d'un phénomène marginal, et il existe bel et bien.



Au cours de sa mission médicale de dix jours à Gaza, M. Khan a pratiqué des opérations chirurgicales pour enlever les yeux de nombreux enfants et adultes blessés lors d'attaques israéliennes. Il a décrit l'apparence de ces blessures omniprésentes comme le « visage éclaté d'obus de Gaza ». Photo : Yasser Khan

Ce que j'ai vu est que je suis chirurgien ophtalmologiste, et j'ai donc vu le visage classique, ce que j'ai appelé le « visage éclaté d'obus de Gaza », parce que dans un scénario explosif, vous ne savez pas ce qui va se passer. Lorsqu'il y a une explosion, on ne se couvre pas le

visage, on ouvre plutôt les yeux. Il y a donc des éclats d'obus partout. Il est de notoriété publique que les forces israéliennes expérimentent des armes à Gaza pour stimuler leur industrie de fabrication d'armes. Car si une arme est testée au combat, elle a plus de valeur, n'est-ce pas ? Sa valeur est plus élevée. Ils utilisent donc ces armes, ces missiles qui créent d'ailleurs intentionnellement, de gros éclats d'obus qui se répandent partout. Ils provoquent des amputations inhabituelles.

« Le docteur Khan a opéré les yeux de plusieurs enfants blessés par les frappes israéliennes, qualifiant ces blessures de « visage d'éclats d'obus de Gaza ». »

La plupart des amputations se produisent aux points faibles, le coude ou le genou, et sont donc mieux tolérées. Mais ces fragments d'éclats d'obus provoquent des amputations à mi-cuisse ou à mi-bras, ce qui est plus difficile, plus délicat, et la rééducation qui s'ensuit est également plus difficile. En outre, ces éclats d'obus sont différents d'une blessure par balle. Une blessure par balle entre et sort ; il y a un point d'entrée et un point de sortie. Les éclats d'obus restent en place. Il faut donc le retirer. Les blessures que j'ai vues étaient donc à je veux dire, j'ai vu des gens avec les yeux explosés. Lorsque j'étais à bas, et c'est mon expérience, j'ai traité tous les enfants la première fois. J'ai traité des enfants de 2, 6, 9, 10, 13, 15, 16 et 17 ans. Il a malheureusement fallu leur enlever les yeux. Ils avaient des éclats d'obus dans l'orbite que j'ai retirés et, bien sûr, enlever l'œil. De nombreux patients, de nombreux enfants, avaient des éclats d'obus dans les deux yeux. Et on ne peut pas faire grand-chose parce qu'à l'heure actuelle, en raison du blocus et de la destruction de la majeure partie de Gaza, il n'y a pas d'équipement disponible pour retirer les éclats d'obus qui se trouvent dans l'œil. Nous les laissons donc tranquilles et ils finissent par devenir aveugles.

J'ai donc vu ces blessures faciales, j'ai vu des membres d'enfants qui pendaient, à peine reliés. J'ai vu des blessures abdominales où les intestins étaient exposés. Le problème, c'est qu'il n'y a pas de place aux urgences, alors ils sont partout sur le sol. Il y a donc des traumatismes massifs, et les patients sont par terre. Et parfois, ils sont oubliés dans ce chaos.

Il y avait un bébé de 2 ans qui venait d'être bombardé. Il avait perdu sa tante et ses frères et sœurs, et sa mère était au bloc opératoire pour être amputée. Il s'agissait en fait d'une employée des Nations Unies, une employée palestinienne des Nations Unies. Il a donc été oublié sur le sol, quelque part, avec un traumatisme crânien très important. Heureusement, au bout de deux heures environ, ils l'ont retrouvé. Et, parce qu'il n'avait pas à je veux dire, sa mère n'était pas là, son père n'était pas là, il n'y avait pas de famille et heureusement, ils l'ont trouvé. Ils l'ont emmené en neurochirurgie, mais je ne sais pas ce qu'il est devenu, car c'était mon dernier jour de travail. Je m'en souviens très bien. Il s'agissait de blessures que l'on n'avait jamais vues auparavant et dont l'ampleur était stupéfiante.

L'UNICEF a déclaré en décembre et il s'agit d'un chiffre peu élevé à ce que plus de 1 000 enfants avaient subi une double amputation ou une amputation simple. Ce chiffre ne date que de décembre. Il s'agit d'une estimation très prudente. Certains ont parlé d'environ 5 000 enfants. Nous sommes en janvier. Si vous regardez deux mois plus tard, il doit y avoir 7 000, 8 000 enfants qui ont subi une double amputation ou une amputation simple, comme un bras, une jambe, les

deux jambes, les deux bras, principalement des enfants. Le fait est que dans toute amputation normale, dans des circonstances normales, un enfant amputé subit environ huit ou neuf opérations jusqu'à l'âge adulte, pour réviser le moignon et réparer le moignon. Qui va le faire maintenant ? Non seulement ils ont perdu leurs soutiens, mais ils n'ont pas la structure familiale ou l'infrastructure pour le faire parce qu'elle a été détruite.

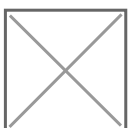
JS : Restez-vous dans un seul hôpital ou êtes-vous allés dans plusieurs hôpitaux ?

YK : Non, je suis resté à l'hôpital Européen. La première fois, j'allais aller à Nasser, mais c'était trop dangereux et je pense qu'on craignait que les Israéliens ne ferment la route et que je sois coincé à l'hôpital Nasser, alors je n'y suis pas allé, mais je suis allé à *European (Med Hospital)*. Aujourd'hui, il ne reste plus qu'un seul hôpital, l'hôpital européen. Un seul hôpital entièrement fonctionnel. Il y a ces cliniques dans toute la ville à je veux dire, ils les appellent parfois des hôpitaux, comme l'hôpital de campagne indonésien, des choses comme ça, mais ce ne sont pas vraiment des hôpitaux à part entière. Ce sont des cliniques qui offrent un ou deux services qui vont plus loin qu'une simple clinique, mais ce ne sont pour la plupart que des cliniques. Il n'y a donc plus qu'un seul hôpital qui fonctionne, l'hôpital européen, et l'invasion imminente de Rafah me préoccupe donc beaucoup.

JS : À l'hôpital européen, le matériel médical est-il suffisant pour gérer l'afflux de patients ? Vous décrivez une scène apocalyptique, en particulier avec ces amputations chez les enfants. Le matériel médical est-il suffisant pour répondre à la demande dans l'hôpital où vous êtes ?

YK : Il y a deux mois, il n'y en avait certainement pas. Le dernier jour, lorsque j'ai quitté l'hôpital, il n'y avait plus de morphine, et la morphine est nécessaire dans de nombreux cas de traumatismes orthopédiques majeurs. La morphine est nécessaire pour contrôler la douleur. Il n'y avait donc plus de morphine, ni de nombreux antibiotiques, il y a environ deux mois. Aujourd'hui, deux mois plus tard, les stocks sont arrivés. Ils ont donc des stocks qui s'épuisent assez rapidement et ils s'épuisent. Ils arrivent donc, mais leur équipement est rouillé, il est plus difficile d'en faire venir de nouveaux, parce que les Israéliens empêchent tout ce qui est à double usage d'entrer dans la bande.

Malheureusement, beaucoup d'équipements médicaux ne sont pas acheminés et, par conséquent, beaucoup d'équipements sont rouillés, vieux et doivent être remplacés, mais ces médecins palestiniens sont très innovants, ce sont des génies, tous autant qu'ils sont. Ce qu'ils vivent et ce qu'ils ont fait est incroyable. Je leur tire mon chapeau. Mais oui, c'est un vrai génie. Je veux dire, même les salles d'opération sont en désordre. Ils sont désorganisés. Les gens sont frustrés. Il y a beaucoup de frustrations, et je ne les blame pas.



M. Khan opère un patient à l'hôpital européen de Gaza au début du mois de mars. Les médecins palestiniens de Gaza, a-t-il déclaré, « travaillent quotidiennement sur les traumatismes les plus horribles et les plus explosifs que l'on ait jamais vus ». Photo

: Fournie par Yasser Khan

JS : Parlez des conversations que vous avez eues avec des collègues palestiniens. Vous avez décrit un peu cela, mais vous venez du Canada. Vous aviez des collègues qui venaient également des États-Unis, et vous y alliez pour des périodes de 10 jours environ. Je sais que certains médecins sont restés plus longtemps, mais pour des périodes relativement courtes. Et nous devons tous nous rappeler que les médecins, les infirmières et le personnel médical palestiniens qui sont à bas font simultanément leur travail et que beaucoup d'entre eux ont perdu leur famille, leur conjoint, leurs enfants, leurs petits-enfants. C'est leur réalité. Ils ne partent pas. En tant que professionnel de la santé canadien, je me demande ce que vous ressentez lorsque vous parlez à vos collègues palestiniens et quelle impression cela a laissé sur votre cœur.

YK : Cela m'a beaucoup marqué, Jeremy, surtout cette fois-ci. Cette fois, j'ai senti la charge émotionnelle plus que la fois précédente. Mais, vous savez, je vais vous dire une chose. Je sais que nous parlons de la mort, de la maladie et de tout cela, mais il y a une chose dont nous devons aussi parler davantage et cela est lié à la façon dont ils agissent c'est la mort de leur culture et de leur civilisation, ce qui est un génocide ou *plausible génocide* cela fait partie de la définition d'un génocide, n'est-ce pas ? Chaque terrain de jeu, chaque lieu de rencontre, chaque café, chaque restaurant, chaque mosquée vieille de 500 ans, chaque église vieille de 500 ans, a été détruit. Les écoles sont détruites, les stades, les installations sportives, les hôpitaux, les cinémas, les musées, les archives, même elles étaient conservées, effacées, détruites, brûlées, les maisons, 80 % des maisons, ont disparu. Et même si les maisons sont vides, elles n'ont pas besoin d'être détruites. Elles ont été détruites pour que le monde entier puisse les voir. Les forces israéliennes ont montré la destruction de ces maisons, de ces belles personnes, et ont ensuite décrit la destruction de ces maisons à leurs conjoints, à leurs enfants ou à d'autres personnes.

Nous avons vu tout cela. Cela ne s'invente pas. Tout est là, nous l'avons vu. Ils ont donc tout fait de tout cela. Ce que les forces israéliennes ont également fait, c'est qu'une fois qu'elles sont arrivées, elles ont pavé les routes. Même à Khan Younis, de nombreuses routes ont été rasées. Il n'y a donc plus de routes. Ils ont donc assisté à la destruction complète de leur culture, de leur civilisation et de leur vie, à l'effacement total de leur culture. En soi, c'est une immense tragédie. Si nous nous regardons tous et si cela nous arrivait, comment nous sentirions-nous ?

En toile de fond, malgré cela, ils gardent espoir. Ils le font vraiment. Certains ont perdu espoir et veulent sortir. Il y a beaucoup de patients qui viennent, qui ont peut-être une sclérose en plaques, et qui veulent être orientés vers un médecin, parce que c'est une façon de s'en sortir. Mais tout d'abord, même les personnes souffrant de maladies graves ne sortent pas si facilement, mais elles essaient toutes de partir pour sauver leur vie, mais elles disent toutes qu'elles veulent partir et revenir. Ils veulent tous revenir, n'est-ce pas ? Parce que la terre a quelque chose de magique. Les Palestiniens sont là depuis des milliers et des milliers d'années, qu'ils soient musulmans, chrétiens ou juifs. Ils ont un lien très fort avec leur terre, et ils ne veulent pas partir. Ils préféreraient mourir plutôt que de partir, mais à ce stade, ils veulent partir, être en sécurité. C'est leur philosophie. En fin de compte, je pense que ce qui les unit, c'est leur foi. Ils ont foi en Dieu. Ils ont foi en la justice. La justice de Dieu. Ils ne croient pas du tout en la justice de l'humanité. Et je ne les blame pas. Nous les avons vraiment abandonnés. Pas nous, c'est-

À -dire la personne moyenne qui a manifesté et défendu leur cause. Mais À un niveau Élitiste ou gouvernemental. Ils sont encouragés et touchés par tous ceux qui, dans le monde, se sont battus pour eux et les ont défendus. Ils le savent et en sont touchés. Mais d'un autre côté, ils ne savent pas quoi faire. Il n'y a aucune certitude. Ils ne savent donc pas comment planifier l'avenir parce qu'ils ne savent pas s'il y aura une invasion de Rafah.

À « Àtre blessé dans cet environnement sans système de santé, complétement effondré, c'est une condamnation À mort. À »

J'ai été sur le terrain, j'ai visité les camps de réfugiés, je me suis rendu À Rafah, j'ai vu, et s'il y a une invasion israélienne, je n'insisterai jamais assez sur le caractère catastrophique de la situation. Ce sera un massacre, une destruction massive, parce que tous ces chiffres arrivent, 50 morts, 100 blessés. Mais ce que les gens ne réalisent pas, c'est qu'un blessé est une condamnation À mort. Àtre blessé dans cet environnement sans système de santé, complétement effondré, c'est une condamnation À mort. Et les blessés perdent souvent tout le monde, comme tous les membres de leur famille, de sorte qu'ils n'ont plus aucun soutien, en particulier les enfants, qui n'ont plus personne pour s'occuper d'eux, pas même des oncles et des tantes. La situation est catastrophique. Je ne sais pas quoi dire au monde pour empêcher une invasion imminente de Rafah. Vous devez mettre au pas ce premier ministre d'Israël. Vous devez faire quelque chose pour arrêter cette invasion stupide qu'il veut toujours faire, parce que ce sera catastrophique.

JS : Je repensais À votre description de l'ablation des yeux d'enfants ou d'adultes touchés par des éclats d'obus. Je pense que tous ceux entre nous qui ont subi une opération ou une intervention chirurgicale, ou qui ont aidé un proche qui a été opéré, savent que le chemin de la guérison est souvent long et qu'il faut suivre une thérapie physique, accepter la partie du corps que l'on a perdue et sans laquelle il va falloir vivre sa vie. Comment comprenez-vous ce qui arrive aux patients que vous avez opérés et qui entrent maintenant dans une rééducation où ils ne peuvent plus voir ? Ils n'ont plus d'yeux, ou des enfants qui n'ont plus de jambe. Qu'arrive-t-il À ces personnes une fois que la situation aiguë est réglée, que la chirurgie a eu lieu, que l'amputation a eu lieu, que les yeux ont été enlevés ?

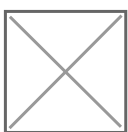
YK : Eh bien, Jeremy, c'est ce qui me tient éveillé la nuit, et c'est ce qui me préoccupe beaucoup. La réponse est simple : je ne sais pas. La raison pour laquelle je ne le sais pas, c'est qu'ils vivent dans des tentes et des abris de fortune. Beaucoup d'entre eux ont perdu leur famille et leur soutien, en particulier les enfants. Même les adultes.

J'ai eu un jeune homme d'environ 25 ans qui a perdu un œil que je lui ai retiré moi-même. Il a passé cinq, six ou sept ans à dépenser des milliers et des milliers de dollars en traitements de fécondation in vitro parce qu'il s'était marié jeune et qu'ils voulaient avoir un enfant, mais ne pouvaient pas en avoir. Il a donc passé des années à suivre un traitement de fécondation in vitro et a finalement eu un bébé de trois mois. Israël a alors lancé un missile sur sa maison. Il a perdu toute sa famille, y compris son bébé, sa femme, ses parents et sa famille. Il est resté seul, célibataire. Je lui ai enlevé un œil et il n'a plus personne au monde. Il se promène dans les structures de tentes, sans maison, et essaie de dormir où il peut.

Il y a des tonnes d'enfants comme ça aussi. Que leur arrive-t-il ? Je n'en sais rien. Que va-t-il arriver à l'enfant doublement amputé qui n'a plus de maison, plus de parents, plus d'oncles et de tantes, plus de grands-parents, plus de frères et sœurs ? Que va-t-il leur arriver ? Il y a aussi des enfants qui ont un frère ou une sœur plus âgé(e) de 11 ans et eux de 5 ans. J'ai vu une fille qui a perdu un bras et le seul parent vivant qu'elle a est un frère ou une sœur de 11 ou 12 ans qui s'occupe d'elle. Je ne sais donc pas ce qui va se passer, car il n'y a pas d'infrastructure, ni de soins pour ces souches. Beaucoup d'entre eux s'infectent, ces moignons, après avoir été amputés et ils sont-ils renvoyés ? En général, quand ils sortent de l'hôpital, parce que l'hôpital essaie de les faire sortir pour faire de la place à d'autres personnes, ils sortent vers les abris ou les tentes. C'est là qu'ils sont renvoyés. Ce n'est pas comme ils étaient renvoyés chez eux, ils reçoivent des soins appropriés.

Je tiens à souligner, Jeremy, que les Palestiniens ont vécu dans un camp de concentration officiel ouvert pendant des décennies. Ce n'est pas nouveau. C'était une lutte, mais ils étaient encore capables de vivre leur vie. Et parce qu'ils ne pouvaient aller nulle part, parce qu'ils étaient limités par Israël et par l'Égypte de l'autre côté, ils ne pouvaient aller nulle part, ils ont tout mis dans leurs maisons. Leurs maisons étaient donc leurs refuges, leur vie, le centre de leur vie et de leur univers, et ils apportaient vraiment beaucoup de soin et d'attention à leurs maisons. Aujourd'hui, tous ces sans-abri n'ont plus de maison. Ils vivent dans des tentes et je ne peux qu'imaginer ce qu'ils doivent endurer. Il y a seulement un an, la vie était pour ainsi dire normale, même si vous vous trouviez dans un camp de concentration, mais la vie était encore normale. C'était leur vie normale, n'est-ce pas ? Et ils vivent et font de leur mieux. Ce sont des gens très reconnaissants et gracieux, des gens inébranlables, et ils tirent le meilleur parti de chaque scénario, et ils ont tiré le meilleur parti du fait d'être dans un camp de concentration. Ils en ont tiré le meilleur parti. Mais aujourd'hui, c'est déchirant.

JS : J'y pense aussi, et comme tout parent, imaginez cette terreur quand vous perdez votre enfant, vous êtes dans un parc d'attractions ou vous êtes dehors quelque part. Et tout d'un coup, vous ne pouvez plus voir votre enfant et toutes les pensées qui vous traversent l'esprit, puis imaginez votre enfant seul au monde, complètement seul. Et, en passant, il a perdu la vue. Ou il est doublement amputé. Je n'ai pas été à Gaza et je n'ai pas vu ce que vous avez vu, mais j'ai ces pensées tout le temps, et je pense que tous ceux qui ont vraiment intériorisé cela comme une catastrophe humaine qui aurait pu être évitée, qui n'avait pas besoin d'arriver, vous pensez à ces enfants et à ce que cela signifie d'être seul dans ce monde en tant qu'enfant ? Et puis, en plus, être seul dans ce monde et c'est l'enfer sur terre. Il y a des bombes. Tout le monde essaie de survivre. C'est la famine. La famine. Les gens se battent pour les bouchées de nourriture qui tombent du ciel en même temps que les bombes. En vous écoutant, je me rends compte à quel point c'est inadmissible pour l'humanité. Quel est votre message au monde en ce moment ?



Un cimetière de fortune près de l'hôpital européen à l'extérieur de Khan Younis, à Gaza. « Ce n'est qu'un des cimetières que j'ai découverts à l'extérieur de l'hôpital », explique M. Khan. « Il y a tellement de morts. Photo :

Yasser Khan

YK : En fait, Gaza est actuellement un enfer sur terre créé par l'homme, et je pense qu'il n'est jamais trop tard. Si l'invasion israélienne de Rafah a lieu, ce sera catastrophique. Nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour empêcher cela, exercer toute la pression possible sur nos politiciens, sur les pouvoirs en place, pour empêcher cela, parce que les soins de santé et le coût humain seront inimaginables. Le fait est que l'occupation dure depuis 75 ans. En fin de compte, après toutes ces morts et ces destructions, ils ont besoin d'indépendance et d'un état indépendant pour pouvoir vivre leur vie dans la dignité et la liberté.

Je vais vous dire une chose : j'ai visité 45 pays différents et les Palestiniens sont parmi les meilleures personnes que j'ai rencontrées de toute ma vie. Ce sont les personnes les plus généreuses, les plus gracieuses, les plus généreuses de cœur, les plus intelligentes et les plus sages que j'aie jamais rencontrées. Ils méritent donc que l'on se batte pour eux. Je pense que c'est une question d'humanité. Je me rangerai toujours du côté de l'humanité. Et ils valent la peine qu'on se batte pour eux. Je veux donc que nous continuions tous à nous battre et à défendre leur cause jusqu'à ce que cette guerre cesse et qu'ils soient libres.

Jeremy Scahill est correspondant principal et rédacteur en chef de *The Intercept*. Il est l'un des trois rédacteurs fondateurs. Il est journaliste d'investigation, correspondant de guerre et auteur des best-sellers internationaux *« Dirty Wars : The World Is a Battlefield »* et *« Blackwater : The Rise of the World's Most Powerful Mercenary Army »*. Il a réalisé des reportages en Afghanistan, en Irak, en Somalie, au Yémen, au Nigeria, en ex-Yougoslavie et ailleurs dans le monde. M. Scahill a été correspondant en matière de sécurité nationale pour *The Nation* et *Democracy Now* !

Source : [The Intercept](#)

Traduction ED pour l'Agence Média Palestine

date créée
2024/03/27